

La mort du général Gudin (1768-1812) selon ses contemporains.

Même si son nom est inscrit sur les piliers de l'Arc de Triomphe avec nombre de ceux de ses camarades (Cf. [Wikipedia, « Les noms gravés »](#)), le général de division Gudin est peu connu. Pourtant, sa valeur est reconnue par ses contemporains.

Afin de mieux le connaître, sans entrer dans des interprétations contemporaines, bien souvent éloignées de la compréhension des batailles de l'Empire, nous pouvons nous référer à trois ouvrages écrits par ses contemporains. Ils méritent d'être lus par ceux qui s'intéressent aux guerres et à ceux qui les font. Beaucoup de commentaires seraient encore pertinents aujourd'hui.

Le premier est le rapport sur la campagne de Prusse puis celle de Pologne. Il a été rédigé pour l'Empereur par le Maréchal Davout, chef du général Gudin notamment, qui décrit les « Opérations du 3^{ème} corps 1806 1807 ». Cet ouvrage a été publié par le général Davout, neveu du Maréchal (Calmann-Lévy, Paris, 1896, 433 pages). Le rôle du général Gudin dans la bataille d'Auerstaedt qui a vu la destruction de l'armée prussienne le 13 octobre 1807 est précisé dans l'article « La gloire du 3e corps d'armée de Davout à Auerstaedt » que j'ai publié en 2006 et mis en ligne désormais (Cf. [Mon billet du 6 juillet 2021](#))

Deux autres ouvrages ont trait directement à la mort au combat du général Gudin, de son vrai nom Charles-Etienne Gudin de la Sablonnière, sur la route de Smolensk à Moscou le 22 août 1812. La lecture des extraits ci-dessous dans leur format d'origine et sans coupure donne non seulement les éléments contextualisant cette mort durant la campagne de Russie mais surtout montre le lien extraordinaire au sein de la Grande Armée entre les soldats, les chefs militaires de Napoléon et l'Empereur, bien loin des mythes et des constructions propagés depuis, faisant place à la guerre dans tous ses aspects par ceux qui l'ont vécue au quotidien.

Pour ce qui nous concerne, la situation militaire est simple. Le 10 août 1812, Napoléon donne à la Grande Armée l'ordre de mouvement pour marcher sur Moscou. Le 18 août, Smolensk est prise. Après avoir incendié la ville, l'armée russe commandée par le général Michel Barclay de Tolly engage en bon ordre un mouvement de retraite dans l'objectif de préserver ses moyens. Poursuivie par le 3^{ème} corps du Maréchal Ney, elle reprend le combat pour protéger cette retraite. D'un combat d'avant-garde à arrière-garde, la bataille du 19 août 1812 se transforme en bataille de circonstance. Elle met aux prises des Français en mouvement, renforcés notamment au fur et à mesure par la division Gudin du 1^{er} Corps de Davout, aux forces russes faisant front. C'est la bataille de la Valoutina-Gora.

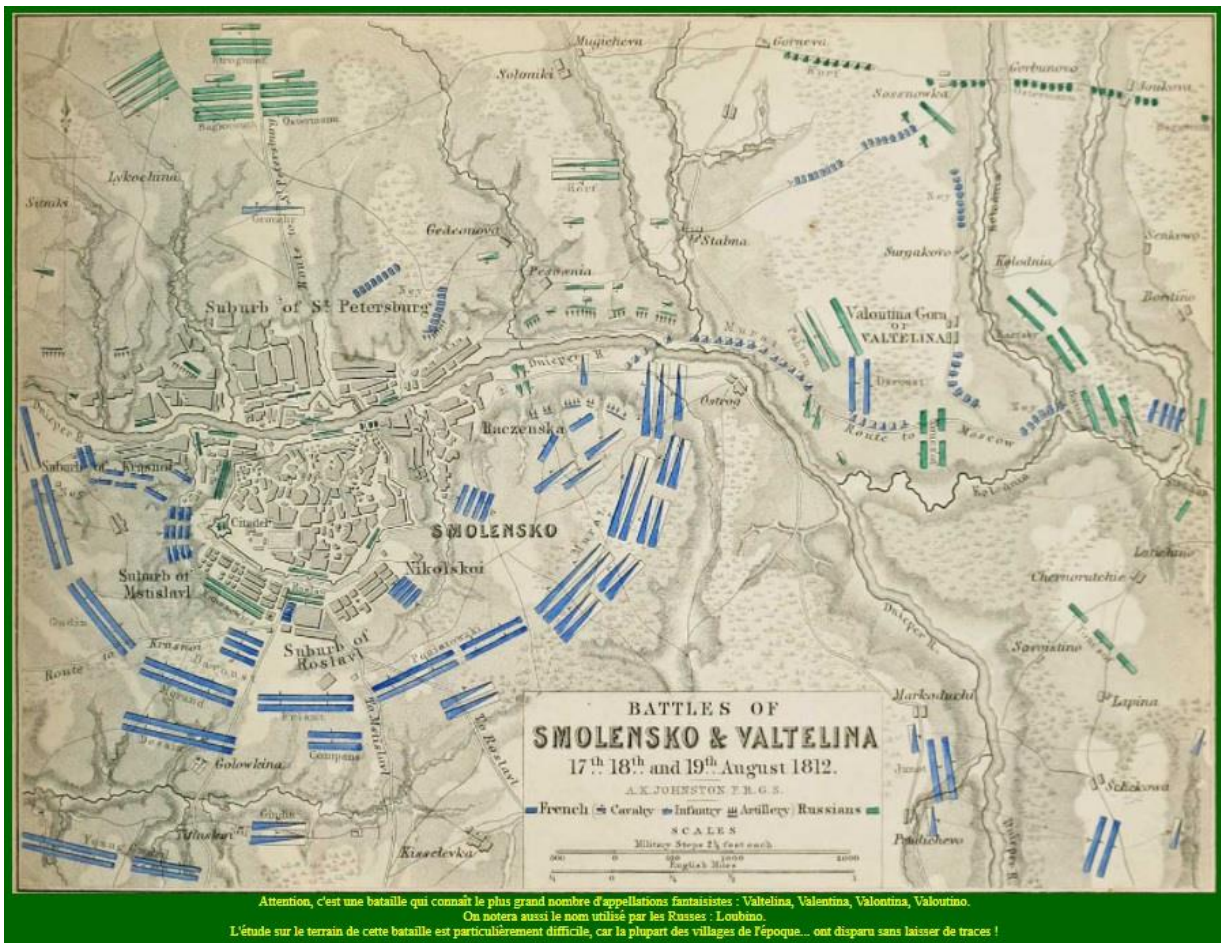


Général Gudin

« La Campagne de Russie » par le général-comte Philippe de Ségur (1825), aide de camp de l'Empereur, (P47 à 55)

L'armée arrive sur Smolensk le 16 (août) au soir. Bagration commence ses mouvements, Napoléon appelle Murat et Davout. Le premier vient de remarquer chez les Russes des mouvements qui annoncent une retraite ; il ne croit pas à la bataille. (...) Davout fut d'un avis contraire. Quant à l'Empereur, il n'hésita pas à croire ce qu'il désirait (...).

(NDLR. En vue de détruire l'armée russe, après avoir pris Smolensk le 18, l'armée française poursuit le général Barclay sur la grande route de Smolensk à Moscou. Le 19, une bataille de circonstance s'engage sur la route de Moscou).



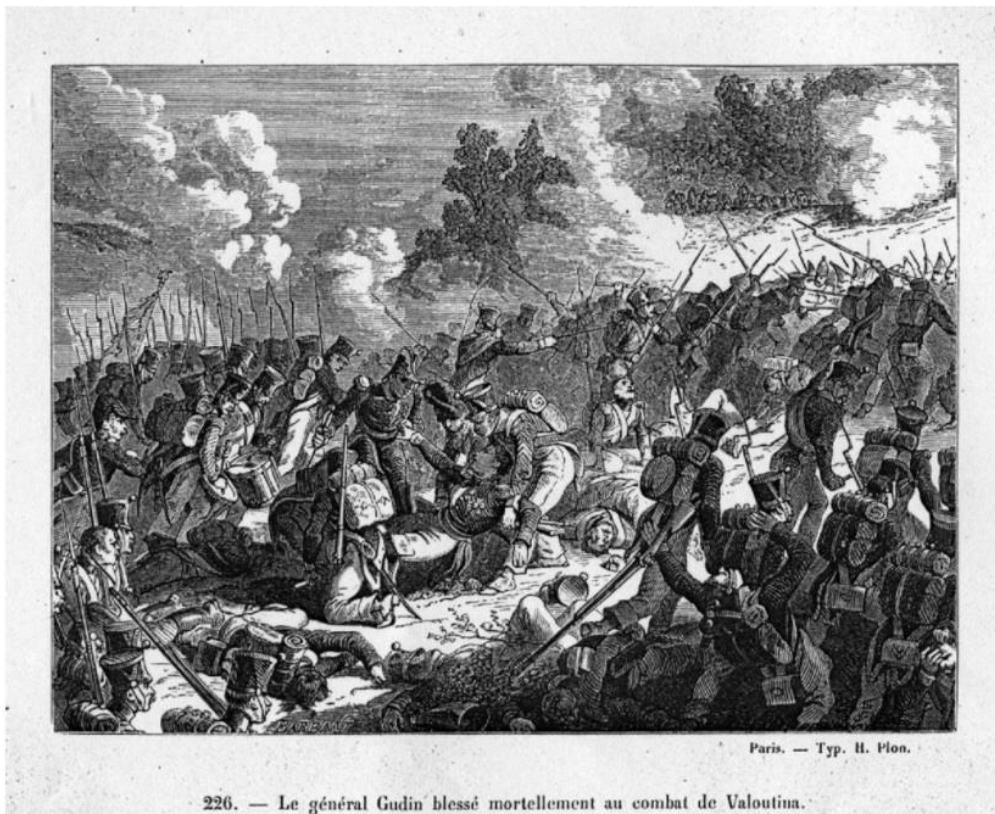
Les batailles de Smolensk et de Valoutina-Gora (source : <http://napoleon-monuments.eu/Napoleon1er/18120819Val.htm>)

(...) Ne croyant qu'à une affaire d'avant-garde, il (Napoléon) envoie Gudin au secours du maréchal Ney mais ce combat devient une bataille avec 30 000 hommes de chaque côté qui s'y engagèrent successivement de part et d'autre. On s'aborda, soldats, officiers, généraux. La mêlée fut longue, l'acharnement terrible ; la nuit même n'arrêta point. Maître enfin du plateau, et épuisé de forces et de sang, Ney se ne sentant plus environné que de morts, de mourants et de ténèbres, Ney se fatigua : il fit cesser le feu, garder le silence et présenter les baïonnettes. Les Russes n'entendant plus rien, se turent aussi et profitèrent de l'obscurité pour faire leur retraite.

Les deux chefs réussirent l'un à vaincre, l'autre à n'être vaincu qu'après avoir sauvé l'artillerie, les bagages et les blessés russes. (...)

(P52) De nombreux généraux étaient morts mais la grande armée fait une plus grande perte au passage du pont mal rétabli de la Kolowdnia, le général Gudin dont la valeur réglée n'aimait affronter que les dangers utiles et qui d'ailleurs était peu confiant à cheval en était descendu pour franchir le ruisseau, et dans le même moment un boulet en rasant la terre lui avait brisé les deux jambes. Quand la nouvelle arriva chez l'Empereur, elle y suspendit tout. Chacun s'arrêta consterné : la victoire de Valoutina ne parut plus un succès.

Gudin transporté à Smolensk y reçut les soins de l'Empereur ; ils furent inutiles. Ses restes furent aussi le enterrés dans la citadelle de la ville qu'ils honorent : digne tombeau de cet homme de guerre, bon citoyen, bon époux, bon père, général intrépide juste et doux et à la fois probe et habile ; rare assemblage dans un siècle où trop souvent les hommes des bonnes mœurs sont inhabiles et les habiles, sans mœurs !



Le hasard voulut qu'il fût dignement remplacé : le général Gérard, le plus ancien des généraux de brigade de la division, en prit le commandement ; et l'ennemi, qui ne s'aperçut point de notre perte, ne gagna rien au coup terrible qu'il venait de nous porter.

(P54) Néanmoins, quand le lendemain les lieux lui parlèrent, eux-mêmes, et qu'à la vue du pont où Gudin avait été abattu, il eut observé que ce n'était pas là qu'il fallait déboucher, lorsque ensuite, fixant d'un œil enflammé la position qu'avait occupée Junot, il se fut écrié : « *c'était là que devaient attaquer les Westphaliens¹ ! Toute la bataille était là. Que faisait donc Junot ?* » Alors son irritation fut tellement en colère qu'il appela Rapp et s'écria : « *qu'il ôte au duc d'Abrantès² son commandement ! Qu'il le renvoie de l'armée ! Qu'il a sans retour son bâton de maréchal ! Que cette faute allait peut-être leur fermer le chemin de Moscou ! Que c'est à lui, Rapp, qu'il donne les Westphaliens parce qu'il parlera leur langue et qu'il saura les faire battre* ». Mais Rapp refusa la place de son ancien compagnon d'armes ; il apaisa l'Empereur, dont la colère s'éteignait toujours facilement dès qu'il l'avait exhalée en paroles.

¹ Commandés par le général Junot

² Le général Junot

Mais ce n'était pas seulement par sa gauche que l'ennemi avait failli être vaincu ; à sa droite il avait couru un plus grand danger. Morand l'un des généraux de Davout, avait été jeté de ce côté ; il marchait sur des hauteurs boisées et se trouvait dès le commencement du combat sur le flanc russe. Encore quelques pas et il débouchait en arrière de leur droite. Son apparition soudaine eût infailliblement décidé la victoire et l'eût rendue complète mais Napoléon, ignorant les lieux, l'avait fait rappeler sur le point où Davout et lui s'étaient arrêtés.

Dans l'armée on se demanda pourquoi l'Empereur en faisant concourir pour un même but trois chefs indépendants l'un de l'autre ne s'était pas trouvé là pour leur donner un ensemble indispensable, et sans lui impossible. Mais il était rentré dans Smolensk soit fatigué soit surtout qu'il ne se fût pas attendu à un combat si sérieux ; soit enfin que, par la nécessité de s'occuper de tout à la fois, il ne put être temps, et tout entier, nulle part. (...)

(P55) Aussi quand Borelli, sous-chef d'état-major de Murat, vint apporter la nouvelle du choc de Valoutina, hésita-t-il à le recevoir ; et telle était sa préoccupation, il fallut qu'un ministre insistât pour que cet officier fut admis sur-le-champ. Le rapport de Borelli l'émut. « *Que dites-vous ?* » s'écria-t-il. « *Quoi ! Vous n'êtes pas assez ? L'ennemi montre-t-il 60 000 hommes ? C'est donc une bataille !* » Et il s'emportait contre la désobéissance et l'inaction de Junot. Quand Borelli lui apprit la blessure mortelle de Gudin, la douleur de Napoléon fut vive ; elle s'épancha en questions multipliées, en exclamations de regrets. Puis, avec cette force d'esprit qui lui était propre, il maîtrisa son inquiétude, ajourna sa colère, suspendit son chagrin ; et, se livrant tout entier à son travail, il remit au lendemain le soin des combats, car la nuit était venue. Mais ensuite l'espoir d'une bataille l'agita, il parut, avec le jour suivant sur les champs de Valoutina.

Les soldats de Ney et de la division Gudin, veuve de son général, y étaient rangés sur les cadavres de leurs compagnons et sur ceux des Russes, au milieu d'arbres à demi brisés, sur une terre battue par les pieds des combattants, sillonnée de boulets, jonchée de débris d'armes, de vêtements déchirés, d'ustensiles militaires, de chariots renversés et de membres épars ; car ce sont là les trophées de la guerre ! Voilà la beauté d'un champ de victoire ;

Les bataillons de Gudin ne paraissaient plus être que des pelotons ; ils se montraient d'autant plus fiers qu'ils étaient plus réduits ; près d'eux, on respirait encore l'odeur des cartouches brûlées et celle de la poudre, dont cette terre, dont leurs vêtements étaient imprégnés et leur visage encore tout noirci. L'Empereur ne pouvait passer devant leur front sans avoir à éviter, à franchir ou à fouler des baïonnettes tordues par la violence du choc, et des cadavres.

Mais toutes ces horreurs il les couvrit de gloire. Sa reconnaissance transforma ce champ de mort en un champ de triomphe, où, pendant quelques heures, régnèrent seuls l'honneur et l'ambition satisfaits !

Il sentait qu'il était temps de soutenir ses soldats de ses paroles et de ses récompenses. Jamais aussi ses regards ne furent plus affectueux. Quant à son langage : « ce combat était le plus beau fait d'armes de notre histoire militaire ; les soldats qu'il entendait, des hommes avec qui on pouvait conquérir le monde ; ceux tués, des guerriers morts d'une mort immortelle ! » Il parlait ainsi sachant bien que c'est surtout au milieu de cette destruction que l'on songe à l'immortalité !

Il fut magnifique dans ses récompenses. Les 12^{ème}, 21^{ème}, 127^{ème} de ligne, et le 7^{ème} léger, reçurent 87 décorations et des grades ; c'étaient les régiments de Gudin. Jusqu'à là 127^{ème} avait marché sans aigle car alors il fallait conquérir son drapeau sur un champ de bataille, pour prouver qu'ensuite on saurait l'y conserver. L'Empereur lui en remit une de ses mains. Il satisfait aussi le corps de Ney.

Ses bienfaits furent grands en eux-mêmes et par leur forme. Il ajouta au don par la manière de donner. On le vit s'entourer successivement de chaque régiment comme une famille. Là, il interpellait à haute voix les officiers, les sous-officiers, les soldats, demandant les plus braves entre tous ces braves, ou les plus heureux, et les récompensant aussitôt. Les officiers désignaient, les soldats confirmèrent, l'Empereur approuva. Ainsi, comme il l'a dit lui-même, les choix furent faits sur-le-champ, en cercle, devant lui, et consacré avec acclamations par les troupes.

Ces manières paternelles, qui faisaient du simple soldat le compagnon de guerre du maître de l'Europe ; ces formes qui reproduisaient les usages toujours regrettés de la République, les transformèrent ! C'était un monarque, mais c'était celui de la révolution, et ils aimaient un souverain parvenu qui faisait parvenir : en lui, tout excitait, rien ne reprochait.

Journal du maréchal de Castellane, officier d'état-major auprès de l'Empereur pendant la campagne de Russie, tome 1, PP137-138

19 août 1812. Je suis de service. À sept heures du matin, le corps du Maréchal Ney commence à se tirailler avec l'ennemi. Les Russes ont évacué les hauteurs de la ville ; il les suit le long de la rivière, sur la rive droite. L'ennemi s'est arrêté à un village, trois pièces de 12, un obusier de l'artillerie de réserve du premier corps, se sont placés sur une éminence de la rive gauche et, prenant la cavalerie et l'infanterie russe en flanc, ils les ont obligées à se retirer. La fusillade continue. L'ennemi riposte à notre artillerie par deux pièces seulement, ils s'en vont pas à pas. J'arrivais alors sur la rive gauche ; l'Empereur m'avait envoyé au général Eblé, qui établissait des ponts à deux lieux à l'extrême droite. Je longeais le bord de l'eau, considérant la retraite des Russes qui s'en allaient en bon ordre ; j'avais déjà dépassé de beaucoup leur hauteur, ne me doutant pas de la présence de leurs tirailleurs sur la rive où j'étais. D'une colline, j'en ai vu trois se précipitant dans un ravin où je devais passer ; des soldats russes, de l'autre côté de l'eau, ont tiré sur moi au lieu de s'attacher à ceux qui se cachaient ; j'ai vu alors clairement que j'allais tomber dans une embuscade et être fait prisonnier³.

Je me suis jeté promptement sur la droite, malgré le feu de ses tirailleurs, et j'ai rejoint le chemin me conduisant au général Eblé. Les deux ponts étaient établis, et le duc d'Abrantès passait avec les Westphaliens. L'Empereur lui a récemment donné le commandement. Le général Eblé m'a appris qu'un de ses aides de camp, ayant voulu suivre le bord de l'eau, avait à grand-peine échappé aux Russes.

À mon retour à Smolensk, l'Empereur n'y était plus ; je l'ai rejoint à une lieue et demie sur la rive droite. Il était avec le roi de Naples et le maréchal Ney, examinant d'une éminence les positions des Russes. On s'est canonné et tirillé jusqu'à cinq heures. Ce pays n'est que bois, collines et ravins.

À six heures on a fait avancer la division Gudin du premier corps, et le troisième corps ; ils ont engagé une fusillade très vive. La division Gudin a été neuf fois à la charge, s'est battue à la baïonnette ; les soldats se sont pris aux cheveux avec les Russes. Le combat de Valoutina a duré jusqu'à minuit. Nous sommes emparés du plateau, non sans perte ; celle de la journée s'élève à 8000 hommes tués ou blessés.

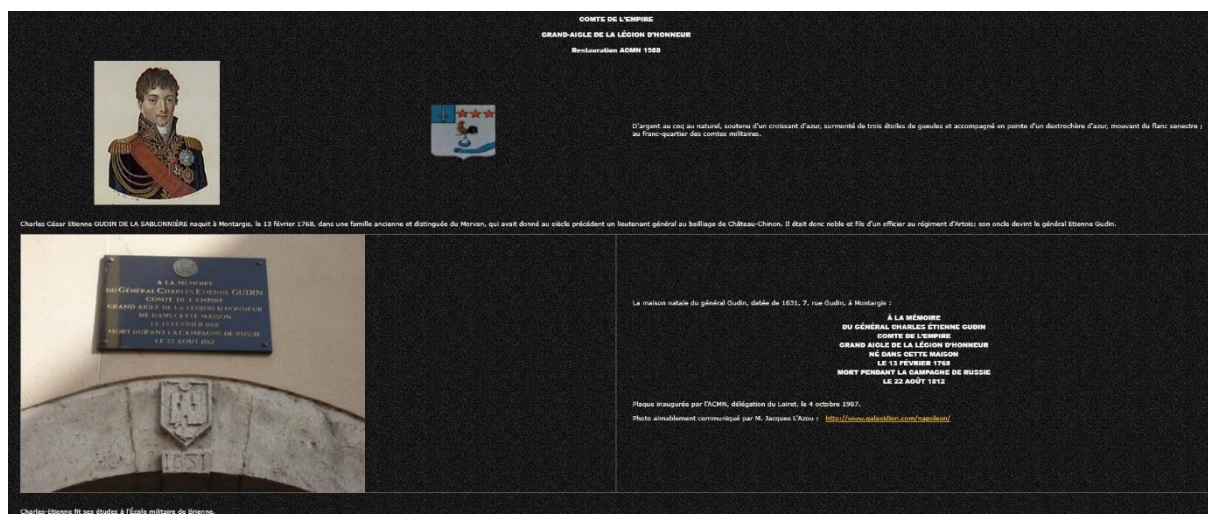
³ Dans le militaire surtout, à combien peu de choses tient la carrière d'un individu, à part même les chances d'être tué ou estropié qui vous mettent hors ligne ! Si j'avais fait quelques pas de plus, si mon cheval avait été blessé, j'étais pris, conduit dans l'intérieur de la Russie ; à la restauration, en 1814, au lieu d'être colonel, je serais rentré des prisons : capitaine (note du Maréchal)

Le brave général de division, comte Gudin, officier général de premier mérite, une probité reconnue, a eu une jambe emportée et le mollet de l'autre. Il succombera à ses cruelles blessures. L'Empereur a ordonné à la division Friant de charger ; elle était fraîche. Celle de Gudin avait été vigoureusement engagée les jours précédents. Le prince d'Eckmühl⁴ a observé à Sa Majesté que le général Friant ne pouvait pas commander sa division, par suite d'un coup de pied de cheval. L'Empereur a donné alors à la division Gudin de se porter en avant. Elle a horriblement souffert ; cela ne serait pas arrivé si le général Junot avait dirigé les Westphaliens avec plus de détermination et les avait conduits à son secours, comme l'officier d'ordonnance Gourgaut lui en a apporté deux fois l'ordre⁵.

Le général Desailly a eu la cuisse cassée, le général Dalton le tendon d'Achille et la cheville fracassée. Gourgault, officier d'ordonnance, envoyé avec Chabot pour apporter des nouvelles de l'avant-garde, est venu faire son rapport à l'Empereur.

Monsieur de Narbonne a demandé la croix de la Légion d'honneur pour son aide de camp Rohan-Chabot, qui s'est bravement conduit dans cette chaude action. Chargé par le roi de Naples de ramener à l'Empereur un général russe prisonnier, blessé à la tête ; il est arrivé à minuit. J'ai cédé ma natte au général russe. Notre service est continuellement sur pied, par l'arrivée des officiers qui se succèdent.

20 août 1812. Sa Majesté monte à cheval à cinq heures du matin pour aller aux avant-postes. Je vais prévenir le prince Poniatowski à la droite de la ville de se rendre en sa personne auprès de l'Empereur. Un autre officier porte le même ordre au vice-roi. Je reviens à Smolensk et je rejoins l'Empereur à cinq lieux sur la route de Moscou. Sa Majesté passe en revue la division Gudin et en donne le commandement au général de brigade Gérard ; elle accorde beaucoup de croix et d'avancement.



La maison de la famille Gudin à Montargis (source : <http://napoleon-monuments.eu/ACMN/Gudin.htm>)

Général (2S) François Chauvancy, 9 juillet 2021

⁴ Le Maréchal Davout

⁵ Le duc d'Abrantès avait probablement déjà un commencement de folie, maladie à laquelle il a dû plus tard une triste fin ; il s'entêta à prendre des haies pour des masses de Russes qui ne lui permettaient pas de s'avancer. On eut beau lui prouver le contraire, lui qui avait fait preuve d'une brillante valeur ne voulut absolument pas se battre. (Note du Maréchal)